

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



MISSION FRANÇAISE DU LESSOUTO.



SECONDE LETTRE DE M. JOUSSE, MISSIONNAIRE,
aux amis de l'œuvre des missions évangéliques.

Paris, 9 décembre 1863.

Bien-aimés frères en Jésus-Christ,

Depuis mon retour dans ma patrie, je jouis abondamment des douceurs de la communion chrétienne unie aux avantages de la civilisation. Pour comprendre ce que peut être un tel bienfait, il faut en avoir été privé pendant longtemps, et avoir senti les dures privations de la solitude immense dans laquelle se meut l'envoyé du Seigneur parmi les païens. Donner, donner encore, donner toujours, telle est la tâche assignée au missionnaire ; il ne reçoit que d'en haut. Cela suffit, il est vrai, abondamment à son bonheur, et, dans l'accomplissement de sa mission sainte, il éprouve une joie d'autant plus pure qu'elle procède directement du Seigneur. Cependant, le missionnaire est un homme et non point un ange, et si les douleurs de l'ennui lui

sont inconnues, son cœur éprouve parfois celles de l'isolement.

Mais, quelque grande que soit ma joie, elle n'est pas sans mélange ; les pensées de mon cœur sont constamment tournées vers les chères Églises du Lessouto. Je suis du regard de la pensée les progrès lents, mais sûrs, qu'elles font dans la voie du bien ; j'assiste à leurs combats, à leurs triomphes : la chute d'un seul néophyte remplit mon cœur d'amertume. Puis, je parcours, toujours par la pensée, les régions ténébreuses du Lessouto où l'Évangile n'a pas encore pénétré. Il me semble entendre les appels réitérés de chefs qui ont appris à connaître ce que vaut un messenger de paix, et qui n'ont jamais pu en obtenir : douze, quinze années de demandes persévérantes n'ont abouti à rien. Ils sont là, nouveaux Macédoniens, nous demandant encore avec instances d'aller à leur secours ! Et à ces demandes sans cesse renouvelées, nos Églises ne répondent que par le silence ! Depuis dix ans nous n'avons fondé que trois stations nouvelles dans le Lessouto ! Voilà ce qui m'afflige !

Deux causes ont empêché la Société des Missions de répondre aux besoins de l'œuvre dans le Lessouto : le manque d'ouvriers et le manque d'argent.

Eh quoi ! serait-il vrai que notre patrie ne pût pas fournir, dans une plus grande proportion, des messagers disposés à aller porter aux païens la bonne nouvelle du salut ? Elle, si riche en hommes

de génie, en vaillants capitaines, en soldats intrépides dès qu'il s'agit d'un honneur ou d'un péril national, serait pauvre en hommes de foi quand il faut aller planter l'étendard de la croix dans les régions ténébreuses du paganisme ? Quoi ! l'homme du monde quitte son pays et sa parenté pour aller demander à une terre étrangère des richesses périssables, et le chrétien serait lâche ou timide quand la voix de son Maître lui ordonne de porter au loin les richesses insondables de la vie éternelle ! Voilà ce qui attriste ! voilà ce qui humilie ! En trente-trois ans la Société des Missions évangéliques n'a fourni que vingt-trois missionnaires pour faire avancer le règne du Sauveur dans le sud de l'Afrique ! Et, sur ce nombre, dix-huit seulement sont encore à l'œuvre ! Oh ! Seigneur, envoie des ouvriers dans ta moisson !

La question d'argent qui nous barre le passage et nous empêche d'avancer est-elle un obstacle insurmontable ? Je ne le crois pas. Dieu, qui veut l'évangélisation des païens par son Eglise, lui en fournit les moyens. Lorsque le peuple Juif fut appelé à reconstruire le temple de Jérusalem, le prophète Aggée, parlant au nom de l'Eternel, s'exprima ainsi : « L'argent est à moi et l'or est à moi, dit l'Eternel des armées ! » C'est en effet de lui que nous tenons toutes choses ; c'est à sa bénédiction que nous sommes redevables de tout ce que nous possédons ; « L'Eternel appauvrit et

« enrichit, il abaisse et il élève. » (1) Nous ne sommes tous que des administrateurs d'un fonds plus ou moins considérable qui nous est confié pour servir à la gloire de Dieu, au bien de nos semblables, et dont nous aurons tous à rendre compte. Du reste, quel que soit l'état de notre fortune ici-bas, nous serons tous assez riches pour donner quand nos cœurs auront véritablement compris le prix des âmes. Ce qui manque au peuple de Dieu, c'est moins la richesse que l'amour qui enfante le renoncement. Ah ! si chacun donnait dans la mesure de ce qu'il a reçu ! Que d'argent qui ne rapporte rien à la banque du Seigneur et dont la rouille dévorera, comme le feu, la chair de ses possesseurs (2) !

Au jour où chaque fidèle donnera ce qu'il peut donner pour avancer le règne de Jésus sur la terre, il ne sera plus nécessaire d'adresser des appels en faveur des œuvres chrétiennes ; l'Eglise sera assez riche pour pourvoir à toutes leurs nécessités. Mais, en attendant ce beau jour, que nous appelons de toute la puissance de nos vœux, nous devons agir, collecter avec zèle l'argent dont la Société des Missions a besoin ; et puisque c'est le cœur qui donne aux biens de ce monde, dont nous sommes les administrateurs, une direction bonne ou mauvaise, efforçons-nous de faire mieux comprendre

(1) I Samuel, II, 7.

(2) Jacques, V, 3.

et surtout mieux aimer cette œuvre, qui a pour but le salut des païens.

Comme j'allais quitter ma chère station de Thaba-Bossiou, un chrétien mossouto prit la parole et me dit : « Quand vous serez arrivé dans le pays de vos frères, dites à vos frères qu'ils se souviennent du Lessouto, qu'ils en aient compassion ! »

Cette requête ne sera-t-elle pas entendue ? Je ne voudrais pas retourner en Afrique sans être accompagné au moins de deux missionnaires ; il en faudrait immédiatement quatre. Mais ici se présente une objection qui m'a déjà été faite plus d'une fois depuis que je parcours les Eglises de ma patrie : « Pourquoi donc ne faites-vous pas de vos convertis « bassoutos des évangélistes , des instituteurs ou « même des pasteurs ? Par ce moyen on épargnerait à la France le sacrifice d'ouvriers dont elle « a elle-même besoin, et on diminuerait sensiblement les charges de la Société des Missions. »

En présence des résultats obtenus dans les îles de la mer du Sud , dans l'Inde et plus récemment en Chine, je comprends que cette question doive se présenter d'une manière sérieuse à tous les esprits.

Je répondrai, d'abord, que les missionnaires du Lessouto comprennent parfaitement l'importance de former des ouvriers indigènes ; qu'ils ont toujours visé à cela et qu'ils ne cesseront point de le faire. Il suffit de lire nos rapports et nos journaux pour se convaincre que nous n'avons point tenu dans une coupable inaction les dons que nos Bassoutos pos-

sèdent pour l'exhortation et l'enseignement. Qui ne sait que depuis longtemps nous avons pris l'habitude d'envoyer les membres les mieux qualifiés de nos troupes annoncer l'Évangile à leurs compatriotes encore païens ? Aurait-t-on perdu le souvenir de ces courses de prédication, où des bandes de chrétiens, sous la direction de M. Arbousset, faisaient ce qu'on pourrait appeler de véritables battues évangéliques parmi les habitants du vaste et peuplé district de Morija ? Eh quoi ! prétendrait-on que nos chrétiens bassoutos n'ont rien fait pour leur pays, parce que jusqu'ici ils ont travaillé spontanément, sans titre ni rétribution, sous l'œil immédiat de leurs missionnaires ? Qui dira tout le bien qu'un Zakea Mokanoï, un Nakore, ont humblement accompli ?

Voyez-vous, dans le lointain, ces deux hommes qui, le dimanche matin, s'éloignent de leur village, l'air grave et recueilli. Ils sont parés de leurs plus beaux habits, ils portent sous leur bras leur Nouveau-Testament et leur recueil de Cantiques. Ils arrivent dans un hameau et demandent au chef de vouloir bien réunir ses subordonnés pour assister au culte divin et entendre la prédication de l'Évangile. Le chef commence par s'excuser ; à l'entendre, il n'y a personne au village ; les gens sont dans les champs ou bien à quelque fête païenne dans une localité voisine. Mais les visiteurs chrétiens ne se hâtent point de prendre congé ; pendant qu'on cause, un petit groupe se forme ; les messagers de

la bonne nouvelle entonnent un cantique ; bien des personnes jusque là invisibles font, l'une après l'autre, leur apparition. Alors suivent la prière, la lecture d'une portion des Saintes Ecritures, des explications, de chaleureuses exhortations, et bientôt chacun de reconnaître que nos évangélistes ont raison, que ce qu'ils disent est la vérité. Seulement, on ajoutera le plus souvent qu'il est difficile de renoncer à la terre pour penser avant tout au ciel. Avant de se séparer on prie encore, et les personnes présentes sont exhortées à aller, le dimanche suivant, dans la station la plus rapprochée, entendre le missionnaire lui-même. — Voilà ce qui se passe dans tous les centres dont notre Société a pu jusqu'ici prendre possession. Chacun de mes collègues pourrait citer les noms propres de maints individus chez lesquels l'esprit missionnaire est assez développé pour qu'on puisse les employer d'une manière utile.

Dans l'absence du pasteur, ou lorsqu'il est indisposé, ce sont ces chrétiens qui tiennent les services religieux de la semaine et du dimanche. En général, ils excellent quand il s'agit d'exhortations et de prières ; ils sont moins heureux dans l'explication des Saintes-Ecritures, dans l'appréciation et la solution des cas de conscience, dans la direction des âmes. Aussi les missionnaires ont-ils senti qu'ils devaient travailler à se donner des aides dûment préparés et disposés à se consacrer, d'une manière constante et exclusive, à l'enseigne-

ment. Seulement, ici, ils se trouvaient en présence de difficultés spéciales dans la solution desquelles l'élément du temps et des progrès généraux des indigènes devait entrer pour beaucoup.

La première, et sans contredit la plus grande de ces difficultés, provient du mode d'existence des Bassoutos. C'est un peuple tout à la fois pasteur et agriculteur, chez lequel la domesticité et la division du travail étaient inconnues. Pour vivre, chacun doit cultiver son propre champ et prendre lui-même soin de son troupeau. Le riche, dont les bestiaux foisonnent, et le pauvre, qui ne possède qu'une vache ou quelques chèvres, sont soumis à la même nécessité. Ainsi chaque membre d'une famille a une part importante dans le travail de tous les jours ; distraire l'un de ces membres de l'œuvre commune pour en faire un catéchiste ou un instituteur, c'est considérablement accroître la tâche des autres, et par conséquent provoquer la résistance de tous.

Une autre difficulté provient de l'organisation sociale du peuple. Chaque famille se rattache à un chef, et ce n'est qu'auprès de lui qu'elle peut être parfaitement assurée de jouir des droits nécessaires à son existence et à son bien-être. Ce chef distribue les terres propres à la culture, dispose des matériaux indispensables pour les constructions. Il prête, pour un temps indéfini, et quelquefois sans jamais les réclamer, à celui-ci une vache ou deux, à celui-là un cheval, à cet autre un fusil, et ce sont

autant de liens qui lui attachent tout son monde. Il doit d'ailleurs à ses subordonnés protection et justice. Sortez un Mossouto de son village, transportez-le dans un autre, à quelque titre que ce puisse être, bien qu'il soit encore au milieu de son peuple, il ne sera à maints égards qu'un étranger, et se verra privé d'une foule d'avantages et de privilèges. Ceci doit naturellement décourager beaucoup les indigènes lorsqu'on leur propose de quitter, d'une manière permanente, dans un but d'évangélisation, la communauté à laquelle ils appartiennent. Cette difficulté tend cependant à disparaître à mesure que l'agriculture prend de plus grands développements, et que le commerce des céréales permet aux familles et aux individus de s'assurer une plus grande somme d'indépendance, et de se procurer, avec de l'argent, des choses qu'ils ne pouvaient obtenir précédemment que de la faveur de leurs chefs.

Enfin, tout en rendant justice à la piété des chrétiens Bassoutos, et tout en reconnaissant qu'il ne manque pas parmi eux de gens qui possèdent les dons nécessaires pour en faire des ouvriers dans l'œuvre des Missions, il faut bien se dire qu'en général, leur sens moral n'acquiert que progressivement et avec lenteur cette solidité et cette délicatesse qui doivent caractériser la conscience de tout homme appelé à instruire et à diriger d'une manière officielle et permanente. Ils saisissent rapidement les grands traits du christianisme et savent souvent

les reproduire avec beaucoup de sens, d'originalité et de force; mais ils perçoivent moins facilement les exigences inexorables et les nuances variées du devoir. On observe assez fréquemment chez eux de beaux et nobles élans, des actes d'abnégation ou de dévouement remarquables; mais se montrer toujours conséquent et ferme, dans le cours ordinaire de la vie, est chose plus rare.

Malgré ces difficultés, la Conférence des Missionnaires français a tellement senti la nécessité de préparer des ouvriers indigènes, qu'à une époque déjà assez reculée, ce fut pour fonder une école normale que M. Lemue fut appelé à quitter Motito pour occuper le poste de Carmel. Si, plus tard, cet établissement fut converti en station missionnaire, c'est, avouons-le franchement, parce que les sujets firent défaut. La jeunesse sur laquelle on avait compté fut distraite, pendant plusieurs années, par une de ces guerres injustes où le blanc, profitant de la supériorité que lui donnent ses armes, croit pouvoir disposer à son gré du pays et des destinées des noirs.

Depuis lors, c'est à peine si les fonds de la Société ont suffi pour réparer les désastres survenus aux stations et combler les vides laissés par des missionnaires obligés de se retirer.

Le moment est venu de reprendre le projet forcément ajourné et de l'exécuter; tous mes collègues en sont convaincus. Mais pour cela il faut que les Eglises-mères nous fournissent encore quelques

hommes. Débordés comme nous le sommes par notre œuvre, voyant dans notre voisinage immédiat des districts très peuplés entièrement privés de moyens d'instruction, quel est celui d'entre nous qui aurait le courage d'abandonner la prédication pour s'enfermer dans une institution, au milieu de quelques élèves ? Comme preuve de leur bonne volonté, je dirais presque de leur impatience, mes collègues peuvent citer un fait tout récent. Ils viennent de placer, dans un quartier fort populeux du Lessouto, à titre d'évangéliste responsable et rétribué, un chrétien mossouto qui, à défaut d'une éducation soignée, possède beaucoup de piété et de droiture, du savoir-faire et de l'expérience dans la direction des néophytes : c'est Esaïa Lééti, l'un des Anciens de l'Eglise de Moriija.

Chers coréligionnaires et frères en Christ, j'ai maintenant répandu mon cœur devant vous. Je l'ai fait aussi devant le Comité chargé de diriger la Société. Mais lui, il me montre sa maison de Missions n'ayant que six élèves ; il me dit que parmi ces jeunes gens deux seulement approchent du terme de leurs études, et encore sont-ils disputés au Lessouto par d'autres champs de travail. Il me rappelle aussi que ce n'est que grâce à des legs inattendus qu'il a pu combler momentanément, dans sa caisse, un déficit que de pressants appels n'empêchaient pas de s'accroître indéfiniment.

N'y aurait-il donc parmi vous aucun homme déjà prêt pour l'œuvre du Seigneur, qui fût disposé

à s'adjoindre à nous ? Et d'ici au moment de mon départ pour l'Afrique, ne prouverez-vous pas au Comité, par un déploiement tout nouveau de votre libéralité, qu'il peut compter sur vous et que vous n'entendez nullement qu'il ralentisse une œuvre dont Dieu lui-même précipite la marche par les opérations de son Esprit ?

Agréez, etc.,

Th. JOUSSE.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES MISSIONS PROTESTANTES SONT-ELLES DES OUVRES PROSPÈRES ET BÉNIES ?

L'œuvre des Missions évangéliques, entreprise en vertu d'un ordre divin, est une œuvre belle et sainte. Manifestation aussi naturelle qu'obligatoire de la vie religieuse, elle répond également bien, dans l'âme du chrétien, aux besoins du cœur, aux besoins de la conscience, et l'on peut dire, dans le meilleur sens du mot, aux besoins de l'imagination. Pourrait-on, en outre, ne pas admirer la puissance des convictions dont elle émane, le zèle qui la fait vivre et les sacrifices de tout genre qu'elle inspire ?

Mais, à tous ces titres au respect et aux sympathies du monde chrétien, les Missions évangéliques en joignent-elles un autre sans lequel rien de ce qui se fait sur la terre ne parvient à conquérir l'estime de tous et à la garder ? Ont-elles reçu la sanction du succès ? Ont-elles produit,